



(Ci-devant "LE VRAI CANARD")

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN..... 50 Cts
SIX MOIS..... 25 Cts
LE NUMERO..... 1 Ct.

Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centims la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
En face de l'Hôtel du Canada
Boite 2144 P. O. Montréal.

FEUILLETON DU "GROGNARD"

LE CHEF DE

VOLEURS

ET LA

JEUNE FILLE.

Suite.

Quoi ! s'écria-t-il, ce vil meurtrier, c'est celui que, dans mon aveuglement j'avais choisi pour être l'époux de ma fille ! Je te remercie mille fois, mon Dieu, d'en avoir décidé autrement.

Mario ! ma fille adorée ! que serais-tu devenue dans les bras de ce forcené ? Oh ! cette idée me fait frémir d'horreur. Si le ciel avait permis un aussi horrible sacrifice, quels remords eussent été les miens, puisque, quoique involontairement, j'aurais été l'auteur d'une semblable abomination. Ne tremble plus, ma fille ; j'espère que désormais ton bonheur égalera tes infortunes. Crois-en ton père, qui aujourd'hui se trouve le plus heureux des hommes.

On changea de conversation, et l'on parla des secousses violentes qui avaient agité la France quand le repas fut terminé, monsieur et madame de Saligne prirent congé de l'habitation de leur hôte qui éprouva une peine extrême



L'ARRIVEE DE M. TRUDEL.

Le Guillaume Tell canadien refuse de saluer le chapeau de Gessler. Le *Grognard* est là et lui dit : Il n'y a plus à tortiller, il faut que tu t'inclines sinon, attention, tes affaires iront mal. M. Trudel refuse encore de saluer le chapeau.

me en voyant s'éloigner Marie qu'il aimait déjà comme son propre enfant. La pauvre fille, qui possédait un excellent cœur, lui jura de venir souvent le voir, et, pour sceller son serment, l'embrassa avec une effusion de cœur inexprimable. On se quitta enfin, non sans peine, et nos deux victimes des fureurs révolutionnaires escortés de Marie à qui tant de ravages. Ils étaient presque arrivés à leur destination, lorsque la reconnaissante Marie, en passant près du cimetière, se rappela le devoir qu'elle avait à y remplir.

Voyez-vous cette tombe qu'ombrage un saule pleureur ? dit-elle, c'est l'asile où repose ma tante infortunée, morte, hélas ! dans mes bras, du trépas le plus funeste. Moi, surtout, je lui dois au moins une prière et quelques larmes ; si vous voulez, nous nous

approcherons de sa cendre et nous lui offrirons le juste hommage de nos regrets. Cette action nous portera bonheur en foulant de nouveau notre terre natale. Monsieur et madame de Salignes embrassèrent avec avidité la proposition de leur fille, et tous trois s'agenouillèrent devant la tombe de leur parente infortunée. Après avoir accompli ce pieux devoir, non sans verser bien des larmes, ils regagnèrent leur habitation, et malgré les traces horribles de dévastation qui se présentaient à leur vue, le sentiment qui les domina, qui surpassa celui des amers souvenirs, ce fut cette joie si vive, si naturelle qu'éprouvent après une cruelle absence, des exilés, en revoyant le toit heureux qui, si souvent a été témoin de leur bonheur. C'est surtout Marie qui fut heureuse ; ses

parents, jouissant alors d'une entière liberté, loin de tout regard jaloux, ne surent quelle caresse inventer pour en accabler leur fille. Elle passait successivement des bras de son père dans ceux de sa mère, et recevait de chacun d'eux le gage de la plus parfaite tendresse.

Monsieur de Salignes qui voulait rendre son bonheur complet, ne voulut pas retarder plus longtemps une surprise qu'il jugeait, à bon droit, digne de l'intéresser.

Ma fille, lui dit-il, je veux effacer jusqu'au plus léger souvenir de tes longs malheurs, et je crois posséder le vrai remède pour y parvenir. Je sais que dans mon aveugle confiance j'avais fait choix de l'affreux Orline, pour qu'il fût ton époux ; mais un bon père n'a pas toujours le malheur de se tromper en s'occupant de

l'avenir de sa fille. Ta mère et moi nous avons eu pour compagnon d'exil un jeune homme, comme nous triste victime des fureurs révolutionnaires. Ce jeune homme, d'une haute naissance, et dont la fortune égale le nombre des vertus, s'est intéressé à ton sort, à force de nous entendre parler de toi. Aujourd'hui, privé de ses parents qui, moins heureux que lui, ont, hélas ! porté leur tête sur l'échafaud ! Il n'a plus de famille et, environné de toutes les aisances de la vie, il passe ses jours dans la tristesse. Sans t'avoir jamais vue, grâce à tes malheurs, et par l'effet d'une sympathie naturelle, il t'aime déjà. Il est digne de toi, ma fille, et si tu veux y consentir, il sera dans peu ton époux.

Marie ne répondit rien ; mais il fut facile de deviner à son sourire qu'elle était parfaitement résignée aux volontés de son père ; elle le vit, du reste, trop empressé à lui faire cette proposition pour oser lui opposer le moindre refus. Toute la fin de la journée se passa dans la joie, et jusqu'à la nuit monsieur de Salignes fut occupé à recevoir les nombreuses visites que s'empressèrent de lui adresser les personnes dont il connaissait le dévouement pour lui et pour sa famille, et qui vinrent le féliciter de son heureux retour.

Le lendemain, quelqu'un frappa à la porte ; monsieur de Salignes accourut pour ouvrir, et il aperçut avec une joie extrême, M. de Hostang, son compagnon d'exil, qui se rendait à l'invitation qu'on lui avait faite.

Vous avez sans doute retrouvé votre fille, dit le jeune homme qui brûlait de la voir.

Nous avons eu cet incomparable bonheur, répondit M. de Salignes, et la joie que j'en ai ressentie m'a, soyez-en sûr, indemnisé bien largement de toutes mes peines passées. Je lui ai déjà parlé de vous en lui annonçant votre visite prochaine ; pourtant, sa faiblesse est encore si grande, tant elle a souffert pendant notre absence, que je crain-